

Mai 2021

Magazine

Beaux Arts

LIVRE ÉVÉNEMENT
**L'autobiographie
sulfureuse
et fascinante
d'ORLAN**

PIERO DELLA FRANCESCA
**Révélation
sur un artiste mystique
de la Renaissance**

NAPOLEÓN
**Révolutionnaire
des arts et de
l'architecture ?**

SPÉCIAL DESIGN

La folie du vintage

**Notre sélection de canapés, fauteuils,
bureaux, luminaires...**

Piero della Francesca
La Flagellation du Christ (détail),
vers 1460

ORLAN

«Toute ma vie, j'ai tout fait pour sortir du cadre!»

ORLAN s'écrit en lettres capitales : tel est le mot d'ordre de la plasticienne française mondialement connue pour son *Baiser de l'artiste* qui fit scandale en 1977 et pour ses chirurgies en direct. Ce personnage hors du commun a créé une œuvre fascinante. Iconoclaste, féministe, elle publie chez Gallimard une autobiographie sulfureuse et passionnante, qui est aussi une histoire de l'art depuis les années 1960. On y croise les plus grands artistes, galeristes et directeurs de musées, des scientifiques, des philosophes... Elle y raconte également le monde de demain. Propos explosifs !

Propos recueillis par Fabrice Bousteau

Photos de l'atelier : François Roelants pour Beaux Arts Magazine

Pourquoi avoir écrit maintenant une autobiographie ?

Tout d'abord, sachez que l'écriture fait partie de ma vie et de mon œuvre. Je suis un générateur de texte. J'ai toujours écrit, chaque nuit depuis mon adolescence – notamment ce que je nomme mes «proèses» et mes «peauimes», que j'ai déclamés dans les rues ou lors de «marches au ralenti», à partir de 1964. Ensuite, c'est le philosophe Donatien Grau qui m'a incitée à écrire mon autobiographie comme une forme de rétrospective qui permettrait de tout regarder avec du recul. Le confinement m'a offert cette opportunité, car auparavant, je ne faisais que sauter d'un avion à l'autre pour assister dans le monde entier à mes expositions ou à mes conférences. Je n'avais jamais eu le temps de me poser pour revenir sur ma vie et mon œuvre.

Je suis frappé par le fait que cette autobiographie, dans laquelle vous racontez avoir compris, adolescente, dans le cadre d'une psychanalyse, être «habité par la mort», est publiée un peu moins de deux ans après que vous avez lancé une Pétition contre la mort. Ce livre est-il lié à une obsession de la mort ?

Toute ma vie, j'ai ressenti de terribles angoisses de mort. Adolescente, j'avais parfois l'impression que j'allais mourir d'une seconde à l'autre. Et c'était comme si toutes mes particules se révoltaient à l'idée de la mort. Et comme j'étais

extrêmement timide, cette émotion me provoquait une urticaire géante qui me faisait ressembler à un crapaud. C'est pour cette raison que j'ai commencé une psychanalyse. Lors de la troisième séance, le médecin m'a avertie: «Dorénavant, vous ne me paierez plus par chèque, mais en espèces.» Puis il s'est ravisé au moment même où je signalais mon chèque: «Réflexion faite, vous me signerez de nouveau un chèque, la prochaine fois.» De retour chez moi, je ne comprenais plus rien à ce message totalement contradictoire. Juste avant la séance suivante, j'ai fait ce que font la plupart des patients: essayer de compenser en allant m'acheter – comme par hasard – des souliers, histoire «d'être bien dans mes pompes». Au moment de signer mon chèque pour payer mes souliers, j'ai compris ce que le psychanalyste avait vu: en toutes lettres, je signalais d'un nom qui n'était pas le mien. Personne, ni mes parents, ni mes amants et amantes, n'avait auparavant remarqué que je signalais en grosses lettres: «Morte.» En arrivant, j'ai donc prévenu le psychanalyste: «Je ne serai plus jamais "morte"!» Et j'ai choisi «or», la seule syllabe positive dans ce mot, pour décider de m'appeler «ORLAN» – alors que j'aurais pu choisir «Orapide»!

Et pourquoi cette Pétition contre la mort ?

L'idée m'est venue après avoir lu de nombreux textes sur le transhumanisme. Certaines espèces de baleines peuvent vivre 320 ans, les homards eux aussi vivent très longtemps, >>>



ORLAN dans son atelier à Paris, 2021.

tout comme les tortues et les séquoias géants qui peuvent atteindre 4 000 ans. Je veux être hybridée avec l'une de ces espèces ! Il doit être possible de trouver une solution à l'horloge biologique. Notre espèce humaine a tant à dire et à faire. Si l'on me donne 300 ans de plus, je ne les passerai pas à absorber du plancton, je créerais beaucoup d'œuvres.

Votre travail a toujours manifesté un fort intérêt pour la science, pourquoi ?

Cela vient de loin. Enfant, j'étais fascinée par la bibliothèque de mon père, fermée à clé, dans laquelle je n'avais pas le droit d'entrer. S'y trouvaient de nombreux ouvrages de sciences occultes, de méthodes médicales prétendument scientifiques, etc. J'ai toujours été une grande lectrice de textes relatifs aux évolutions de notre société et ces sujets me passionnent. Je suis ainsi en train de travailler avec des chercheurs en biotechnologies pour créer un steak d'ORLAN à partir de mes cellules, malgré les très nombreuses contraintes juridiques que cela pose, puisque nous ne pouvons disposer librement de notre corps. Il faut que je sache si j'ai bon ou mauvais goût ! J'ai d'ailleurs offert à Madonna (et aussi à Jean-Jacques Aillagon lorsqu'il était ministre de la Culture) un bijou en résine contenant quelques millimètres de ma chair. C'était lors d'une émission de télévision et elle m'a remerciée en disant «c'est très beau, cela ressemble à du caviar !» En 2018, j'ai créé un *ORLANoïde*, c'est-à-dire un robot qui me ressemble, doté d'une intelligence artificielle. Il possède un générateur de textes et de mouve-

ments, à partir de 22 000 mots que j'ai enregistrés. Il peut lire avec ma voix et me traduire simultanément mes conférences en anglais, et bientôt dans d'autres langues. C'est un *work in progress* développé avec la Science Gallery du Trinity College à Dublin, il va devenir très interactif, sera capable de signer à ma place, de dessiner mon autoportrait, de chanter, etc. En revanche, après ma mort, je ne souhaite pas donner mon corps à la science mais le placer dans un musée en le momifiant. Il serait alors la pièce maîtresse d'une installation technologique et interactive...

Après avoir parlé du futur, évoquons le passé, vos origines : cette jeune fille née dans une famille ouvrière de Saint-Étienne, ville industrielle, et qui, à 17 ans, dans les années 1960, s'affirme comme artiste, crée des œuvres, dans un milieu de l'art qui existe à peine. Comment cela a-t-il été possible ?

J'ai justement essayé de comprendre tout ça à travers mon autobiographie. Ma sœur est très différente de moi. Pourquoi, alors que nous avons reçu la même éducation, ai-je voulu être artiste ? Je crois que c'est dû en partie à mon père. Ouvrier électricien, il gagnait très mal sa vie et il lui arrivait, certains soirs, de faire des heures supplémentaires comme éclairagiste au Théâtre Éden de Saint-Étienne. Entre 8 et 13 ans, quand j'avais été sage, il m'y emmenait. Jeme cachais tout en haut dans les cintres, ou derrière les pendillons, pour voir le spectacle. Ce que je trouvais extraordinaire, c'est tout ce qui se passait en coulisses. Le trac des danseurs, les comé-



Le Corps-sculpture dit ORLAN accouche d'elle-m'aime
La vraie naissance, quand l'adolescente révèle qui elle est et choisit de créer toute sa vie.
1966, photographie noir et blanc, 9 x 10 cm.

diens qui répètent leur texte, qui s'échauffent de toutes les manières possibles, qui finissent de se faire maquiller, habiller, la transe qui les anime. C'est ce qui, sans doute, m'a donné envie de faire des performances.

Vous êtes née en 1947 mais vous considérez être plutôt née, réellement, en 1964... Qu'est que cela veut dire ?

Je suis née en 1964, année où ORLAN accouche «d'elle-m'aime». À l'époque, je suis une adolescente rebelle, très critique envers le monde adulte, qui commence à se prendre pour la Nina Hagen du coin en s'habillant et en se maquillant de façon extravagante. Je ne voulais pas me fondre dans la masse, les stéréotypes, dans ce que l'on m'avait dit de faire et comment. J'ai donc tenté de me dérober à ce cadre qui m'avait formatée, en l'exprimant frontalement par une série de photographies d'où je sors littéralement d'un cadre de tableau et accouche de moi-m'aime. Je voulais faire de ma vie quelque chose d'extraordinaire, m'émerveiller moi-même. Avec cette œuvre, j'ai commencé à avoir conscience de moi-même, à me situer socialement et artistiquement.

C'est allé très loin, puisqu'au-delà d'accoucher de vous-même, vous racontez vous être dépuclée vous-même...

Oui. Mon premier amant, Aziz, était superbe ; il m'envoûtait totalement mais je ne pouvais le laisser me dépucler. Avec une grande volonté, j'ai été la maîtresse de ma propre défloration. La semaine suivante, je lui étais ouverte, prête à absorber son corps et son amour.



Tentative pour sortir du cadre à visage découverte
L'art d'ORLAN des années 1960, déjà très construit, témoigne de la démarche vers toujours plus de conscience.
1966, photographie noir et blanc, 133,3 x 120 cm.

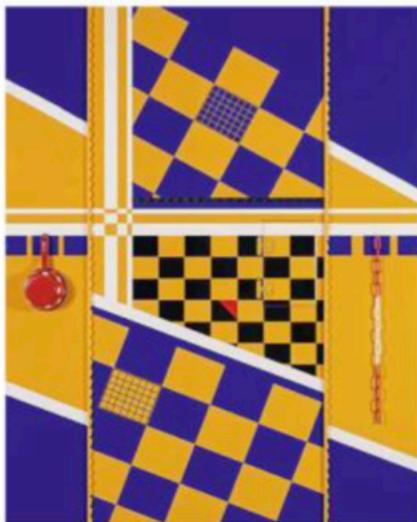


Dans l'atelier d'ORLAN. Au mur, *Vierge blanche sur fond de briques jaunes* ou *Sainte ORLAN en Assomption sur un moniteur vidéo n°2* (1983), *la Liberté en écarlate* (2013) et *Self-Hybridation Préalombienne n°25* (1998).

Cette autobiographie publiée en écriture inclusive, dans laquelle vous rendez, selon votre expression, «femmage» à d'autres artistes féministes comme vous, est-elle une dénonciation de la société machiste des années 1960?

On n'imagine pas combien il était difficile d'être une femme à cette époque, et plus encore, une femme artiste libre et exubérante: difficile d'aller seule dans un bar sans passer pour une pute, impossible de posséder un chéquier sans la permission des parents ou du mari, etc. Les jeunes générations ne se rendent pas compte de ce que cela pouvait être. Nous, les femmes, sommes du côté de la peur: peur de qui nous suit, peur de nous faire agresser...

En vous lisant, j'ai appris que dans ces années 1960, une jeune fille recevait encore en dot de la part de sa mère un «trousseau» de draps... que vous vous êtes empressée de salir dans une œuvre de 1968 intitulée *Plaisirs brodés*, qui consistait, lors d'une performance, à broder la partie des draps sur lesquels vos amants avaient éjaculé! Y a-t-il plus provocateur et plus fou?



Peinture
problématique
géométrique n°21
1974, peinture
glyptométrique
sur bois médianisé
et objets : ciseaux,
chaîne, porte
avec miroir,
185 x 150 cm.

Mais c'était très artistique... puisque j'utilisais un lavis que je passais sur les taches de sperme. Or, le lavis n'adhère pas sur ces taches et le résultat était très beau. Je posais ensuite un tambourin de brodeuse autour des taches et, selon les enseignements de ma mère, avec une grande aiguille et un fil à broder noir très épais, je brodais, en regardant mes spectateurs, ou avec un bandeau sur les yeux. Cette œuvre accompagnée d'un texte poétique, *Réminiscence du discours maternel*, est ma première œuvre achetée par le Fnac.

Le sexe est très présent dans ce livre, sans bandeau sur les yeux. Vous affirmez votre bisexualité et racontez vos expériences multiples: ont-elles servi votre création?

Sans doute, mais pour moi, il s'agissait plutôt d'exploration, de voyages, de rapports humains. Avec le sexe, on se rapproche de quelqu'un qui a un environnement, des habitudes différentes des nôtres. Il existe un échange. Même dans les grands «baisodromes», que j'ai connus comme Catherine Millet [auteure de la *Vie sexuelle de Catherine M.* et directrice d'Artpress], je n'ai jamais eu le sentiment de simplement baiser, mais d'exprimer ma liberté et le plaisir sensuel d'avoir un corps.

Du sexe, passons au corps, l'un des thèmes centraux de votre travail. De nombreuses œuvres sont très amusantes. Telle la performance *S'habiller de sa propre nudité*, en 1976, pour laquelle vous vous promenez dans un jardin au Portugal simplement vêtue d'une robe en toile photographique représentant votre corps nu. Et vous êtes arrêtée pour exhibitionnisme, alors même que vous êtes habillée... Quel est votre rapport au corps?

Je ne suis qu'un corps et totalement un corps. Cela veut dire que l'on possède un matériau, notre corps, que l'on peut utiliser comme n'importe quel autre matériau dans une œuvre d'art. Mais cela veut dire également que l'on peut

À GAUCHE
Le Baiser de l'artiste: distributeur automatique, ou presque!
La performance non officielle qui finit par s'imposer lors de la quatrième édition de la Fiac était avant tout une installation élaborée et très réfléchie, à la part d'improvisation minime.

1977, photographie noir et blanc, 165 x 130 cm.

«Je travaille à créer un steak à partir de mes cellules, malgré les contraintes juridiques (nous ne pouvons disposer librement de notre corps). Il faut que je sache si j'ai bon ou mauvais goût!»

interroger le corps ainsi que son statut dans la société, particulièrement le corps des femmes, via toutes les pressions culturelles, traditionnelles, religieuses et politiques. C'est pour cela que j'ai créé en 1975 un *Manifeste de l'art charnel*, très différent de l'art corporel de Michel Journiac, Gina Pane ou VALIE EXPORT, car je rejette la douleur. Je travaille actuellement sur des slows dont j'écris les paroles et que j'ai proposés à de nombreux musicien.ne.s et chanteur.e.s comme Ornette, Catherine Ringer, la Femme, Les Tétines Noires, Twin Twin, Charlemagne Palestine, Thibaut Barbillon, Les Sans Pattes, Régis Campo, Mai Lan Chapiron, les Chicks On Speed et bien d'autres. Je veux relancer le slow et sentir la chaleur d'un corps dans ce corps-à-corps. Il y aura des 33 tours et un album complet final, *le Slow de l'artiste*.

Vous expliquez que dans votre vie, il y a un avant et un après *Le Baiser de l'artiste* (à la Fiac, en 1977), tant cela a été une déflagration médiatique mondiale. Cette œuvre a alors été considérée comme une performance improvisée alors qu'il s'agissait d'une sculpture et d'une performance très réfléchie et organisée. Pouvez-vous nous raconter?

Toutes mes œuvres sont nourries par des lectures, des réflexions très élaborées, je ne suis jamais dans le spontané et l'improvisé. Concernant *Le Baiser de l'artiste*, j'ai d'abord écrit un texte manifeste intitulé *Face à une société de mères et de marchands* dont la première phrase était: «Au pied de la croix deux femmes, Marie et Marie-Madeleine, deux stéréotypes de femmes auxquels il est difficile d'échapper quand on est femme.» J'ai construit une sculpture constituée d'un piédestal, de 2 mètres, sur lequel était installée une effigie de moi grandeur nature détournée et collée sur bois. On pouvait faire brûler un cerge à sainte ORLAN pour 5 francs, et, ou bien, recevoir un french kiss avec moi. Je me tenais

Défiguration-Réfiguration,
Self-hybridation précolombienne n°16
Se confronter à des cultures non occidentales et mettre en évidence la beauté comme une perception imposée par l'idéologie dominante.
1998, chromochrome, 150 x 100 cm.



derrière un distributeur automatique de baisers. Mon buste, en photo noir et blanc, était collé sur du bois et détourné. Sur un sein, il y avait une petite lumière qui clignotait en rouge, avec une inscription «Ici, mettez la pièce de 5 francs». On voyait la pièce tomber dans un oesophage en plastique, puis dans le pubis-tiroir. Quelques amis m'ont aidée à m'imposer lors du vernissage VIP et les responsables, pour ne pas créer de scandale, ont prétendu qu'il s'agissait d'une performance officielle. L'agitation médiatique fut énorme et le deuxième jour, des homosexuels se sont installés à côté de moi en hurlant «1 franc la pipe, 1 franc la pipe» – malheureusement, ils n'ont eu aucun client. On ne peut imaginer l'impact: des policiers sont venus me chercher chez moi pour participer à l'émission de Philippe Bouvard sur Antenne 2, j'ai été virée de l'école d'art où j'enseignais (par un télégramme, ce qui ►►►

était illégal), traitée de pute dans la rue et mise en couverture de nombreux magazines. La presse qui évoquait la Fiac parlait du *Baiser de l'artiste*, et cette œuvre a été achetée par la collection du Frac des Pays-de-la-Loire.

L'autre œuvre qui marque définitivement à la fois votre corps et votre histoire, ce sont les opérations chirurgicales réalisées dans les années 1990 mises en scène avec des décors et des comédiens mais aussi de vrais chirurgiens. Quel était votre projet ?

Je tentais de questionner l'idée même de beauté, qui est imposée par l'idéologie dominante du moment en un lieu géographique et historique, comme je l'ai montré par la suite dans mes portraits d'hybridation avec d'autres cultures non occidentales. Mon travail remet en question les stéréotypes, les modèles qu'on nous propose. C'est un questionnement du statut du corps dans la société. Ce sont des pressions que l'on subit et que j'avais envie de faire sauter. Si je me suis fait poser sur les tempes des implants que l'on réserve habituellement aux pommettes, ce n'était pas pour être belle. Je voulais faire un geste opératoire qui n'était pas supposé apporter de la beauté mais de la laideur, et questionner ce qu'est la beauté. Si l'on me décrit, sans me voir, comme une femme ayant deux bosses sur les tempes, on peut me considérer comme non désirable, à mettre de côté, un monstre. En revanche, si l'on me voit, le sentiment peut être différent. Pas à tous les coups, mais ces bosses sont devenues des organes de séduction. C'est ma décapotable !

Vous développez dans le livre un sujet tabou dans le milieu de l'art : celui des relations entre les artistes, les galeries et les musées. Si vous remerciez beaucoup d'acteurs, vous n'en dénoncez pas moins certaines pratiques effrayantes, comme le fait de n'être parfois pas rémunérée, la disparition de certaines œuvres...

Je raconte la face cachée du marché de l'art et ce qui arrive chaque jour à de jeunes artistes comme aux plus grandes stars. Beaucoup de mes œuvres ont disparu. Par exemple, j'ai un grand nombre d'œuvres à Séoul, dans une galerie, mais je ne sais pas si je les reverrai un jour. Tous les ans, on me dit qu'on va me les rendre... J'en ai d'autres à Venise, prises en otage, parce que le Palais Pisani n'a pas été payé par un sponsor qui a, soi-disant, fait faillite. On n'imagine pas combien, pour un artiste, ces difficultés avec les galeries et les musées sont des contraintes pour «gérer» notre imaginaire.

Le monde de l'art est-il, aujourd'hui encore, plus difficile pour une femme que pour un homme artiste ?

Oui et c'est grave, même si cela s'est amélioré. Toutes les femmes qui devraient être dans le grand marché n'y sont pas. C'est insupportable. Les Guerrilla Girls disent la vérité : être une femme artiste, c'est fantastique, parce que notre carrière peut exploser... dès 80 ans ! Combien le Centre Pompidou a-t-il consacré de monographies à des femmes ? J'ai participé à quantité d'expositions de groupe, mes œuvres ont été achetées par le musée national d'Art moderne et je suis même choisie parmi les dix icônes les plus importantes de la collection avec la photo d'une de mes œuvres sur les palissades. Mais je n'ai pas encore eu de rétrospective. Alors que beaucoup d'artistes hommes en ont eu.



L'atelier d'ORLAN avec notamment, au mur, l'Origine de la guerre (1989).

Vous êtes l'une des artistes françaises les plus connues au monde. Êtes-vous riche à millions ?

C'est ce que tout le monde croit. Et c'est ce qu'il faudrait que je fasse croire pour que ma renommée soit plus grande encore. Pourtant, mes assistant.e.s peuvent en témoigner : souvent, je ne sais pas comment je vais les payer, ou payer mon storage, ou produire mes œuvres...

Lorsque vous étiez jeune, vous et d'autres artistes, vous ne pensiez même pas à vendre.

Nous étions des machines désirantes, n'arrêtions pas de créer des choses dans tous les sens, d'inventer ensemble, de nous autostimuler pour travailler. Mais nous ne pensions pas au prix. Cela a bien changé pour les nouvelles générations.

Dans dix ans, mon «boustauïde» s'entretiendra avec votre ORLANoïde embrassé par des hologrammes sonores et olfactifs... Que répondra-t-il à la question : «que faites-vous demain ?»

Il répondra que j'ai toujours beaucoup de chantiers en cours absolument chamels, existentiels et conceptuels... Et aussi que comme je suis «chapeausexuelles», vous devriez vous méfier, vous qui portez un chapeau.

C'est fou. Dans votre autobiographie, vous expliquez un peu votre côté psychopathe par votre fascination pour les chapeaux.

Je ne suis pas psychopathe ! Chacun a des tocs. Je suis sapiosexuelle, slowsexuelle, artsexuelle et chapeausexuelle. Le chapeau grandit, embellit la personne qui le porte : elle tente de diriger son image, elle est le D.A. [directeur artistique] de sa propre personne. Le chapeau drague, il est très sexuel. Il met un point sur un «i», il finit une tenue. Il montre que l'on a de la tenue, que l'on veut maîtriser son image. Regardez la Reine, elle porte toujours un chapeau. Ma coiffure haute noire et blanche est une sorte de chapeau. ■



ORLAN Strip-tease Tout sur ma vie, fout sur mon art par ORLAN éd. Gallimard • 25 €



«J'ai créé un ORLANoïde, un robot qui me ressemble doté d'une intelligence artificielle. Il peut lire avec ma voix et traduire simultanément mes conférences. Il pourra signer à ma place, dessiner mon autoportrait, chanter, etc.»

ORLANoïde Lors de l'exposition «Artistes & Robots» en 2018 au Grand Palais, l'installation Strip-tease artistique, électronique et verbal faisait aussi appel à l'intelligence collective et sociale pour générer textes et mouvements. 3 avril 2018, performance au Grand Palais. Intelligence artificielle et robot.

